

Histoire des formes entre diachronie et archéologie

Pierluigi Basso Fossali
Université Lyon II – Laboratoire ICAR

1. Situer la diachronie par rapport à la dynamique des systèmes sémiotiques¹

1.1. A partir de la leçon saussurienne

Afin d'aborder la *diachronie* et montrer son apport qualitatif à la réflexion sémiotique, nous pouvons rappeler avant tout quatre prises de position fondamentales de Ferdinand de Saussure. Les deux premières recommandations saussuriennes proviennent des conférences tenues à Genève en novembre 1891 :

a) on doit dépasser le comparatisme de la linguistique historique qui reste attaché à une approche terminologique, afin de saisir les changements globaux du système de la langue ;

b) on ne doit pas conduire une recherche obstinée de lois panchroniques étant donné qu'il faut rester prudent ; la langue peut procéder tantôt par simplification, tantôt par complexification : il n'y a pas un finalisme ou des principes *a priori* (cf. Saussure 1891).

La première recommandation devrait nous libérer de la tentation de réduire la diachronie à une simple adjonction d'occurrences dans une classe paradigmatique ou à l'assumer comme une transformation isotopique à l'intérieur d'un carré sémiotique : le facteur temps implique une *restructuration systémique* et même une translation des principes de pertinence. La deuxième recommandation montre que la diachronie est une perspective heuristique qui ne relève pas de principes solidaires : la diachronie garantirait de nouveaux observables, des changements qu'on ne pourrait pas saisir autrement, parce qu'elle relève d'un *croisement local de tensions transformatrices*.

Les autres recommandations appartiennent aux *Notes pour le cours III (1910-11)* :

c) selon Saussure, l'altération peut partir de l'expression ou du contenu, mais dans tous les cas elle est « un déplacement du rapport total entre le signifiant et le signifié » (Saussure 1911a, p. 329.). Donc, il faut renoncer à la tentation de suivre seulement les changements du plan de l'expression ou du plan du contenu ;

d) concernant le quatrième conseil, Saussure expose la question de la variation en termes paradoxaux ; l'altération qui survient nécessairement dans le temps « n'est qu'une forme de la continuité, [car] c'est par le fait même que les signes se continuent qu'ils *arrivent* à s'altérer » (*Ibid.*, p. 329). Cette question est délicate, car Saussure semble distinguer une problématisation épistémologique (il y a toujours une continuité et une pression d'une énonciation sur les autres), d'une problématisation descriptive, voire gnoséologique : il faut observer la langue à travers des intervalles de temps, car la transformation en continuité risque de devenir imperceptible et, dans tous les cas, l'observation tend à se focaliser sur des valeurs en variation au niveau local, sans avoir ainsi une appréhension globale. Dans tous les cas, la dynamique linguistique en acte semble trop hétéroclite étant donné qu'il y a encore les empreintes des usages : il faut détecter des lignes transformationnelles dans la durée sans avoir des pistes "actantielles" contradictoires.

1.2. Le temps et l'occasion

Le Temps se révèle finalement comme le terme complexe qui cache la difficulté d'établir si la nécessité de l'altération dépend du *système* ou de la *parole* : c'est pourquoi le Temps est considéré comme un facteur d'indifférenciation. La diachronie suspend les attributions, en restant attachée à

¹ Je voudrais remercier Ludovic Chatenet, Martine Groccia et Odile Le Guern pour leur relecture.

la conjoncture locale ; de manière réciproque, la *langue* et la *parole* se donnent l'occasion pour faire émerger, ou pour retravailler, des formes d'articulation sémiotique.

Cette hypothèse trouve des précurseurs. Whitney (1875) soutenait que le signe est le produit de l'occasion historique². La contingence de la *parole* profite "incidemment" de la *langue* et elle se répercute, de manière involontaire et imprévisible, sur l'organisation systémique de cette dernière. L'occasion va rendre possible une nouvelle gamme de sélections et, en même temps, la réalisation discursive va conduire les systèmes impliqués à se réorganiser. Les deux effets sont réciproquement aveugles et seule l'analyse sémiotique pourra reconstruire leur couplage. Le caractère conventionnel et le caractère arbitraire du signe trouvent une conversion réciproque dans l'acte de langage, en assurant un mouvement sémiotique. Si la *langue* essaye d'"arbitrer" la convergence contingente des sens localement interprétés, la *parole* "rétablit" localement la convention opérationnelle de l'arbitraire.

L'analyse diachronique devrait montrer non seulement les changements dans le système, mais la reconfiguration d'un territoire de possibilités anamorphiques afin de convertir le conventionnel dans un "arbitraire" renouvelé et vice-versa. Mais est-elle suffisante pour une telle tâche ou doit-elle être assistée par une enquête complémentaire et différente ?

Le "progrès"³ de la langue pose les mêmes problèmes, voire les mêmes paradoxes que le progressisme dans la vie politique : d'un côté, on voudrait rendre possible le possible, c'est-à-dire seconder un champ des possibilités déjà garanties par les virtualités d'un système ; de l'autre côté, la "volonté de progrès" tend à transformer les possibilités en nécessités. En même temps, les possibilités réalisées deviennent une érosion du capital identitaire du progressiste, n'étant plus des facteurs distinctifs de sa propre forme de vie. Afin de ne pas être "liquidé" dans les normes, il commence donc à relire rétrospectivement la diachronie des changements comme l'archéologie valorisante des pratiques qui les ont promus. Le progrès a paradoxalement besoin de ses antithèses historiques pour justifier *a posteriori* son origine, aussi bien que la "forme" de *synthèse disjonctive* qu'il a opérée par rapport à l'entour praxique cristallisé. Enfin, la condition paradoxale de la recherche sémiotique se traduit dans le fait qu'elle doit reconnaître des formes qui relèvent du système "présent" sans coïncider avec ce dernier. La dialectique entre diachronie et archéologie semble expliquer la *prise dissociative* de l'énonciation sur le terrain linguistique où elle se réalise.

1.3. L'instabilité du système

La difficulté à démarrer un vaste champ d'études diachroniques provient d'un retard de la sémiotique dans l'organisation d'équipes capables de promouvoir et soutenir les analyses de corpus ; mais il faut ajouter que l'articulation manquée entre diachronie et histoire a dérivé aussi de l'absence d'une sémiotique des pratiques. Les développements récents semblent résoudre cette déconnexion et favoriser un dialogue plus fructueux avec les approches ethnologiques et sociologiques. En particulier, une dimension historique de la signification semble pouvoir réémerger dans l'articulation de l'analyse diachronique et comparatiste des corpus avec l'analyse archéologique des pratiques.

Cette réapparition récente et programmatique ne peut pas cacher le fait qu'une partie de cette articulation a été organisée depuis longtemps. Dès que les sciences du langage ont dépassé l'observation des variations de l'expression, vers l'étude du changement diachronique lié à des constructions sémiotiques plus complexes, idiolectales (*styles*) ou sociolectales (*normes*), nous nous sommes aperçus que l'état synchronique – qui devrait offrir des paramètres clairs pour la comparaison avec d'autres états de langue – est toujours marqué par une forte instabilité. Par exemple, Coşeriu (1952, p. 9) soutenait que « dans chaque moment la norme illustre un équilibre

² « La formation des langues est purement un incident de la vie sociale et du développement de la civilisation. Chaque pas fait dans cette voie est déterminé par une cause occasionnelle » (Whitney 1875, p. 307 ; tr. fr. p. 252-53).

³ Cf. D. Bertrand, « Diachronie et progrès », ici même.

instable du système ». Cela veut dire que l'équilibre dynamique⁴ du système est l'index des forces transformationnelles qui le poussent en permanence à trouver d'autres formes métastables d'organisation.

L'instabilité du système dépend de la "vie en commun" des valeurs linguistiques et cette dernière est modulée par l'appréciation inégale de leurs modes d'existence : des valeurs seulement virtuelles, d'autres actualisables mais sans tradition, d'autres encore potentialisées par une praxis doxastique. Cette appréciation inégale des valeurs co-systématiques est saisie et expliquée par Coseriu (1955) non seulement à travers la diachronie, mais aussi par le biais de variables *diatopiques* (elles concerneraient alors le lieu), *diastriques* (les strates sociales), *diaphasiques* (les activités). On peut assumer globalement de telles distinctions comme le symptôme de l'impossibilité théorique de séparer totalement le *système* de la *parole* ; bref, on ne peut pas évaluer et interpréter les données synchroniques et diachroniques sans les entrelacer et les ancrer dans les pratiques discursives. A ce propos, Jean-Marie Klinkenberg (1996) soutient que la variation sémiotique, toujours en acte dans les systèmes, pourrait être étudiée en termes de contraste entre des forces *centrifuges*, qui poussent vers la diversification des formes, et d'autres *centripètes*, qui poussent vers leur convergence ou unification. Le système n'est qu'un horizon heuristique pour évaluer des rapports soumis à des tensions antinomiques. En ce sens, la vision synchronique est tout au plus une construction du linguiste ; d'ailleurs, la possibilité du sujet parlant de comprendre l'"état des lieux" par rapport à son environnement linguistique relève d'une reconstruction archéologique, étant donné qu'il est pris dans des dynamiques et des mémoires discursives qui l'empêchent de s'occuper de la « physionomie de la langue » (cf. Saussure 1911b, p. 126).

La réflexion sur l'instabilité des systèmes, et sur le dépôt des formes qui portent la trace de leur investissement pratique, a conduit à l'élaboration de paradigmes théoriques qui pensent que les formes mêmes, par exemple les *motives* selon Cadiot et Visetti (2001), ne sont pas des principes unitaires et que la dynamisation du système, son renouvellement continu, obligerait enfin à abandonner totalement la séparation entre les points de vue synchroniques et diachroniques.

Dans la gestion du sens il y a des attracteurs en compétition : la langue (avec ses sèmes *inhérents*) et les isotopies discursives (avec leurs sèmes *afférents*) ; mais la perception des formes sémiotiques peut bien témoigner des normes (*crystallisation de la parole*, sèmes *potentialisés*) et la compétition entre de possibles remplissements de sens relèverait alors de pressions énonciatives coalescentes. C'est pourquoi on a commencé à parler de « synchronie dynamique » où les changements de la langue seraient des tensions appréciables *par* les usages ou au moins *dans* les usages (Martinet 1984). En effet, il y a encore en jeu la question d'interpréter cette dynamisation de la synchronie, étant donné qu'il y a une bifurcation de perspective entre la *variation* des systèmes et les *changements* aperçus par les énonciateurs. On sait bien que le caractère autochtone des lois à un certain domaine a normalement garanti l'autonomie d'un regard disciplinaire ; mais cette revendication tactique risque dans les sciences du langage de construire une fracture irrémédiable dans l'interprétation des phénomènes culturels.

1.4. L'autonomie réductionniste de la linguistique interne

Est-ce qu'il faudrait vraiment se débarrasser de la perspective synchronique qui a permis, par le passé, l'appréciation systématique ? La variation attestée dans la confrontation contrastive entre deux (ou plus) états synchroniques d'une langue a été exemplifiée, le plus souvent, par des variations du signifiant : par exemple, des effets d'agglutination. Ou encore, si on a retenu des radicaux sémantiques, ils ont été évalués sur un intervalle diachronique à partir d'un processus de

⁴⁴ Chez Saussure (1911b, p. 107) la synchronie est thématifiée en tant que « forces en équilibre », mais cela semble justifier une vision statique et "cartographiable". Le postulat de l'équilibre de Martinet vise à définir les états à partir des transformations ; c'est une perspective partagée aussi par Greimas & Courtés (1979).

grammaticalisation ; cela implique que les radicaux étaient devenus finalement des grammèmes, en perdant ainsi une partie consistante de leur sémantique.

Pour montrer l'autonomie des variations dépendantes du système, il semble nécessaire que l'ancrage des relevés diachroniques soit réductible soit à l'expression, soit à un procès de désémantisation. En effet, la sémantique remettrait en jeu l'investissement pratique de mots.

Certes, la sémantique pourrait être traitée dans une perspective synchronique à partir des morphèmes, éléments qui ne semblent pas dépendre de la *parole*, bien qu'ils puissent provoquer une reconfiguration globale du système selon des variations indépendantes de la volonté des locuteurs. La restriction de la perspective peut être raffinée, mais elle montre plusieurs défauts : (i) elle ne semble pas exportable des langues naturelles vers d'autres sémiotiques ; (ii) elle renonce à s'occuper des formes plus vastes d'organisation discursive ; (iii) elle trace une discontinuité forte et des "rapiécages" possibles entre les variations et les changements provoqués par les pratiques discursives.

On peut résister à la réintroduction de la *parole sociale* en soutenant qu'elle transforme les systèmes linguistiques seulement dans les lignes de transformation que ces derniers ont déjà inscrites dans leur tissu de relations internes. Par rapport à ces lignes de transformation, qui répondraient strictement à une logique ou à une économie interne, il n'y aurait que des interférences locales des institutions, capables seulement de retarder ou d'orienter un parcours de transformations véritablement autochtones.

Les prétentions "autonomistes" d'une linguistique interne ont été diffusées au fur et à mesure de la radicalisation antithétique des raisons extralinguistiques du changement linguistique. Or, la médiation entre des perspectives "extrémistes" peut être garantie par un déplacement théorique d'ordre tactique, où le Temps (cf. Saussure 1891, p. 163 ; 1911a, pp. 329-34) donne son "occasion" à la conversion de deux instances d'organisation en couplage : la langue et l'énonciation. La diachronie se pose alors comme la caractérisation des états synchroniques où la non-contemporanéité évolutive des formes linguistiques et leur reconfiguration paradigmatique trouvent une justification hétéronomique qui va introduire des forces énonciatives externes à la logique du système. La *possibilisation* de la langue relève de l'énonciation mais nous savons bien que le contraire est tout aussi vrai. L'"inconscient" de l'évolution diachronique de la langue (l'indétermination productive de l'initiative énonciative) est alors doublé par l'inconscient de l'archéologie de l'énonciation, où les faisceaux des possibilités déployées devant les acteurs ne permettent pas un monitoring des changements intrasystémiques des langages. La carence préfigurative de la langue par rapport à la parole sociale est corrélée à la carence individuelle de connaissances globales sur le système des relations linguistiques avec ses propres tensions transformationnelles. La virtualisation prophétique de la forme trouve seulement des attestations décalées dans la congruité des choix énonciatifs qui y ont répondu.

Le Temps saussurien est alors l'entrelacement immanent entre deux organisations couplées et perpétuellement irréalisées, qui sont pour l'une la condition de possibilité de l'autre, ce qui permet de sortir de tout transcendantalisme de la théorie. La naissance des formes relève d'une bifurcation continue d'instances qui ne peut être résolue qu'à travers une herméneutique des rapports entre langue et énonciation, ce qui alimente la production discursive même. Un rôle d'énonciation vacant est une latence du système linguistique, mais le passage à l'acte dédouble les réalisations selon deux axes de changement qui n'ont pas le parallélisme comme destin. Il faut toujours reconstruire un lien de la parole avec l'évolution de l'environnement sémiotique qui se révèle finalement un patrimoine plein d'autres systèmes organisés ; cela semble introduire un paradigme "écologiste" dans les sciences du langage.

2. Le patrimoine sémiotique et les pratiques

2.1. Les signes comme des objets⁵

Parmi les diverses notions controversées dans les écrits autographiques de Saussure, celle d'*objet* semble la plus douteuse. D'un côté, Saussure semble opposer la description de la nature du signe à l'objet qui peut être utilisé comme support :

L'objet qui sert de signe n'est jamais le même deux fois ; il faut dès le premier moment un examen ou une convention initiale pour savoir au nom de quoi, dans quelles limites, nous avons le droit de l'appeler le même : là est la différence fondamentale avec un objet quelconque. Par exemple, la table que j'ai devant moi est matériellement la même aujourd'hui et demain, et la lettre *b* que j'écris est tout aussi matérielle que la table, mais elle n'est pas [la même] (Saussure 1894, p. 203).

De l'autre côté, le linguiste suisse cherche à explorer une notion d'*objet* tout à fait aporétique, étant donné que le modèle du signe reste le "vide", le *kénôme* exclusivement disponible pour une détermination négative. Le problème est qu'il y a quand même une identité propre aux signes, et elle doit être élaborée en tant que « fait linguistique », en dehors de toute ontologie. Pour cette raison, Saussure tend à proposer initialement des versions dégradantes de l'existence éventuelle d'un objet linguistique : au-delà des comparaisons explicatives, voire didactiques (les échecs, la feuille, etc.), Saussure parle de l'objet sémiologique comme un simple « expédient⁶ » de la pensée doxastique ou, de manière plus convaincue, comme un « rapiécage ».

« La langue est une robe faite de rapiécages » (1907, p. 132) étant donné que la langue même n'a pas une identité qu'on peut stabiliser, voire réifier. Sa nature historique l'oblige à une crise endémique⁷. « Chaque fois que le mot est prononcé, il y a des actes séparés » (Saussure 1911b, p. 88) : même la répétition est un rapiécage (changement énonciatif) et en même temps une possible restructuration (variation systémique), sans que les deux actes soient réductibles l'un à l'autre.

Le problème de l'objet cache finalement la nécessité d'une réélaboration linguistique de la notion d'identité, étant donné « une insuffisante réflexion sur ce qu'est l'*identité* ou les caractères de l'identité, lorsqu'il s'agit d'un être inexistant, comme le *mot*, ou la *personne mythique*, ou une *lettre de l'alphabet*, qui ne sont que différentes formes du SIGNE, au sens philosophique⁸ ».

Si *Le troisième cours de linguistique générale* démontre la tension théorique autour de la question de l'identité, le cours précédent était déjà au cœur de la question de l'objet sémiologique : « Or, ce n'est que l'exécution du signe, ce n'en est pas le caractère essentiel (pas plus que l'exécution d'une sonate de Beethoven <n'est la sonate elle-même> » (Saussure 1909, p. 38).

Saussure est à la recherche des schèmes identitaires qui transcendent les manifestations locales et si la langue est un patrimoine, elle doit être préservée du péril de réification aussi bien que du simplisme de la convention abstraite, gouvernée par les hommes. Les conditions de conceptualisation de l'objet sémiologique restent controversées, mais elles semblent en même temps fondamentales pour une inscription autonome et irréductible de la langue dans l'histoire.

Dès que les signes sont considérés comme des objets culturels, convoqués par des pratiques, ils peuvent rentrer dans un paysage de relations où une logique de l'évènement n'est plus une prétention abstraite, idéaliste et autonomiste. Les signes, avec leurs signifiants, occuperaient le

⁵ Nous avons exploré les notions d'*objet* et d'*identité* chez Saussure dans un autre texte tout récent (cf. Basso Fossali 2014).

⁶ F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, § 29b, p. 83.

⁷ « L'histoire des peuples, comme l'histoire des institutions, comme l'histoire de la langue, se compose de crises, partielles ou totales, et d'états changés par ces crises ; c'est l'abc de tout » (Saussure 1894, p. 208).

⁸ Saussure, « Interrogation sur les bases de la légende allemande », MS. 3958, in *Saussure*, S. Bouquet (ed.), Paris, L'Herne, 2003, p. 387.

scénario d'un projet discursif avec un encombrement spécifique. Ils ne sont pas seulement des ressources disponibles, mais aussi un patrimoine actif, doué d'une histoire transformative propre.

La séduction entre les formes sémiotiques, les conciliations tout comme les heurts, seront des phénomènes admissibles et perméables, même par rapport à d'autres objets et au "corps" même de l'énonciation (par ex., les glissements de prononciation). La confrontation des états synchroniques sera alors réévaluée comme une manière de considérer des transformations fortuites, contingentes, répondant à une *logique d'objet* qui ne connaît pas de changements de valorisation.

Dans cette perspective, le rapport entre deux états synchroniques ou plus ne pourra qu'être lu selon une *retroduction* – pour utiliser l'idée d'*abduction rétrospective* de Peirce (1908) –, c'est-à-dire que chaque réalisation attend les suivantes pour trouver sinon une explication, mais au moins une trajectoire attestée et indexée : c'est le futur qui rendrait vrai, ou au moins déterminable, la tension dynamique du présent.

2.2. Le statut d'objet et l'articulation entre archéologie et diachronie

L'assomption du signe en tant qu'objet culturel peut paraître risquée. Par ailleurs, le statut d'*objet* est plutôt fluctuant : en effet, la suspension *de jure* d'une prise d'initiative autonome de l'objet reste suspecte et elle peut cacher *de fait* un rôle actif imperceptible (comme le démontre l'*animisme* de l'objet). La conscience, dès qu'elle s'active pour anticiper des *scénarisations événementielles*⁹, va récupérer une pertinence homogénéisée des sujets et des objets qui assument un rôle dans la conjoncture. Le hasard finit par "objectiver" les sujets même, qui sont obligés ainsi de contredire la logique de l'événement avec une responsabilisation de la position occupée, toujours susceptible d'actantialisation. A ce propos, on sait bien que l'objectivité du regard détaché (désinvestissement corporel du témoin) contraste avec la conception du droit qui assigne la culpabilité même à l'agir irréfléchi, sans un don volontaire (l'encombrement du corps produit finalement des accidents, pas des actions).

D'une part, nous avons le refoulé de l'*animisme* potentiel de l'objet, c'est-à-dire que, grâce à une *scénarisation pragmatique*, on a simplement confiance dans le rôle actantiel des objets, mais dépourvu de toute initiative autonome. D'autre part, dans la scénarisation événementielle, le refoulé est l'encombrement du corps du sujet qui participe d'une déclinaison figurative en commun avec les objets. Cette scission interne à la perception, entre des scénarisations et des logiques implicatives antinomiques, ne peut qu'avoir un impact sur les pratiques d'énonciation et enfin sur le discours historique même.

En effet, l'histoire peut être conceptualisée comme la tentative d'articuler la perspective *archéologique*, qui restitue un champ de possibilités ouvertes aux scènes pratiques du passé, avec la perspective *diachronique*, qui étudie comparativement, selon les conjonctures, les diverses pressions systémiques entre les formes qui habitent la même sémiosphère.

Cette tension antiphastique et paradoxale serait à la base des tensions de l'histoire : au fond, il y aurait une dialectique entre l'archéologie et la diachronie, donc entre l'émergence de raisons pratiques et les tendances autorégulatrices de la sémiosphère.

Les locuteurs ont une conscience de la disponibilité de la langue pour l'énonciation (virtualisations des possibilités internes et potentialisation des normes), mais ils ne peuvent pas avoir une perception de l'altération du système. Les altérations de la langue sont enfin fortuites, spontanées, ou mieux immotivées : d'ailleurs, le caractère hétéroclite des finalités qui mobilisent les initiatives énonciatives ne peut pas laisser une empreinte intégrée ou cohérente.

⁹ Pour ce qui concerne l'opposition entre *scénarisation événementielle* et *scénarisation pragmatique*, voir Basso Fossali (2009).

2.3. L'histoire des formes et l'anachronie

On pourrait se demander si l'histoire des *formes*, souvent assumée comme un programme central des sciences humaines du XX^e siècle, n'est pas une confluence de perspectives diachroniques et archéologiques. Bien au-delà d'une taxinomie ou d'une périodisation des techniques, l'histoire des formes accepte la problématisation généalogique sur le plan archéologique et la problématisation classificatoire et grammaticale sur le plan diachronique.

Les normes relèvent de la *crystallisation de la parole* (Greimas 1976) et elles sont douées d'une attractivité uniformisante ; toutefois, elles doivent vivre en commun avec des formes fluctuantes, selon des ruses linguistiques ou des atouts esthétiques qui opèrent comme des solutions médiatrices capables de traverser et lier les domaines (invention figurale). Les actes de langage opèrent normalement à travers la générativité de la langue, mais ils ont aussi la possibilité d'étendre les possibilités "formelles" par le recours à un travail analogique. C'est pourquoi l'*analogie* revêt une importance remarquable dans la réflexion saussurienne sur le changement linguistique, étant donné qu'elle est une application récursive d'une logique paradigmatique (associative) à la langue même¹⁰ (Saussure 1891, p. 160). Un état synchronique de la langue est « un vaste enchevêtrement de formations analogiques » (*Ibid.*, p. 161) qui oblige à distinguer la géologie des formations analogiques (diachronique) de l'archéologie locale des analogisations. La diachronie offre une "saccade temporelle" qui cache les travaux en cours pour retrouver une continuité identitaire composée (institution de conventions) ; l'archéologie ajoute à ce versant *idem*, l'autre face de l'identité linguistique, c'est-à-dire l'*ipséité* de la mobilisation, de la possibilisation excédentaire de l'énonciation (renforcement de l'arbitraire). La langue est obligée de continuer sa révélation : la diachronie ne révèle que la ligne de déplacement des paradoxes internes au système, auxquels les pratiques discursives donnent seulement une solution locale et provisoire (elles doivent finalement cohabiter avec de tels paradoxes).

En effet, la différenciation des choix dans les paradigmes, appréciée de manière diachronique, est paradoxalement un facteur d'indifférenciation, des coalescences de formes par rapport à l'archéologie de l'initiative énonciative. A travers l'intermittence de la saisie diachronique il y a l'idée de soutenir la recherche de nouvelles individuations des membres internes à la langue ; l'archéologie montre en revanche que les balises linguistiques sont attrapées et gérées grâce à leur manifestation transcendante¹¹, c'est-à-dire dans la coalescence de formes analogisables.

L'histoire des formes se propose donc comme un enjeu favorable pour les études diachroniques et archéologiques, étant donné que l'objet d'étude devient une forme esthétique qui cherche à résoudre globalement des problèmes énonciatifs et en même temps à se rendre sensible et appréciable, pour le futur, dans le système.

Quand on parle d'histoire des formes, par exemple chez Focillon, on se réfère à une perspective théorique qui n'impose pas le formalisme comme idéal de la recherche. Bien au contraire, la *forme* est une instance d'organisation du discours qui traverse diverses composantes et qui n'est jamais dépourvue d'un enjeu sémantique. Selon cette perspective, cette instance peut se manifester seulement si elle est confrontée avec une matière et si elle est instruite par des pratiques. L'histoire des formes nous conduit donc vers une généalogie des manifestations qui vit toujours l'événement d'une résolution locale, étant donné que l'écriture des signes ne peut pas être détachée du plan concret d'inscription/instanciation.

Chez Focillon, l'*anachronie* habite la synchronie, étant donné qu'un moment historique est caractérisé par des formes dans un état tout à fait singulier de leur développement. Il y a donc la *non contemporanéité du contemporain* (selon l'expression d'Ernst Bloch, reprise par Siegfried

¹⁰ Les instruments pour la sélection différentielle sont à leur tour la base pour l'initiation négative de nouvelles différenciations et associations.

¹¹ L'usage propre de la transcendance identitaire dans les sciences du langage a été proposé par Genette (1994). Il est évident que l'attribution d'un statut d'objet aux entités linguistiques ne relève pas d'une réification, car la transcendance est l'ouverture à une détermination factuelle et diversifiée.

Kracauer), c'est-à-dire que des formes sont en concurrence paradigmatique même si elles ont des âges "géologiques" différents. Les formes rivalisent dans la synchronie et cette tension va construire une épaisseur du présent, une appréciation de la résonance paradigmatique qui permet l'articulation avec une perspective archéologique. L'actualité du changement sémiotique profite d'une exfoliation des possibilités situées à des profondeurs temporelles différentes, en provoquant des éboulements et des révélations. En effet, les opérations énonciatives sur les formes sélectionnées provoquent des changements même sur des formes inaperçues ; la totalisation du "système" est donc récupérée même si elle l'est en tant qu'événement qui ne peut pas être conscientisé.

Les pratiques créatives ne sont que celles qui ont une conscience préliminaire de l'inconscience, de l'aveuglement qui les attend, de la réorganisation *a posteriori* des résultats obtenus par la complicité des systèmes, toujours réfractaires aux exploitations fonctionnelles. Quand Focillon soulignait que le signe *signifie* et que la forme en revanche *se signifie*, il voulait affirmer que les arrangements discursifs promus par l'énonciation deviennent finalement des instances, voire des "objets" sémiotiques doués d'une histoire. L'effort d'"autosignification" relève du détachement par rapport à l'environnement indifférencié.

Zilberberg, dans son essai sur Cassirer, soulignait que, selon le philosophe des formes symboliques, il y a une mémoire paradoxale du langage qui est la réserve des formes indifférenciées :

L'indifférenciation précède la mise au point de la différence mais, en raison de la lenteur du processus, des ébauches de différenciation s'annoncent quand l'indifférenciation prévaut dans l'exacte mesure où des formes indifférenciées subsistent lorsque la langue marque sa préférence pour les formes accusant la différence (Zilberberg 1997).

2.4. L'histoire des formes entre diachronie et archéologie

Le passage d'un héritage théorique entre la *Vie de formes* de Focillon (1934) et *The Shapes of Time* de Kubler (1962) affecte deux questions entrelacées de manière paradoxale. La première concerne l'homologie des formes par rapport à des domaines de réalisation différents ; le comparatisme diachronique doit dépasser l'horizon intrasystématique et explorer une dimension intersémiotique. Cela n'est pas surprenant en sémiotique : c'est exactement ce que Greimas & Courtés (1979) ont affirmé dans l'entrée « Diachronie » du *Dictionnaire*. Mais il faut caractériser davantage l'ambition de George Kubler : il veut détecter des formes artistiques qui fonctionnent comme des *icônes du temps*, c'est-à-dire comme des diagrammes qui définiraient qualitativement l'actualité, le *moment* historique. Le caractère rapsodique de la manifestation des formes, c'est-à-dire leur intermittence¹² d'apparition, nie la conscience d'une exploitation praxique (les formes ne sont pas des normes), ce qu'affirme au contraire leur caractère événementiel.

La deuxième question qui montre le passage entre la théorie de Focillon et celle de Kubler permet l'éclaircissement du côté archéologique de la recherche : chaque forme n'est convoquée que dans la visée de répondre à un certain problème artistique. Il y a donc un choix de pertinence qui marque une rupture par rapport à la perspective événementielle. La forme est focalisée ou cherchée par rapport à une problématisation de l'agir ; or, on sait bien que cette problématisation passe par l'élaboration de la *technique*. Cette dernière n'est que la segmentation de l'horizon pratique en des micro-scénarisations qui offrent chacune la "compartimentation" des problèmes spécifiques, locaux ; des problèmes que nous pouvons dépasser seulement à travers des manœuvres d'enveloppement, d'encercllement ou grâce à des formes de délégation externe à des acteurs "spécialisés".

La *forme* devient alors une passerelle entre des scénarisations fragmentées qui permet la solution d'un problème expressif, en le neutralisant ou en le dépassant. Michael Baxandall, dans *Patterns of*

¹² Voir le paragraphe « The nature of actuality » (Kubler 1962, pp. 16-24).

intention (1985) a repris, sans le citer, la réflexion de Kubler, mais en soulignant surtout le côté archéologique de la question des formes artistiques. Selon Baxandall, il faudrait utiliser dans l'histoire de l'art un triangle de réactivation, à trois variables, afin de comprendre les problèmes auxquels une œuvre a essayé de répondre :

a) les termes du problème qui entrelacent les charges hétéronomes et l'agenda autonome de l'artiste ;

b) la culture, c'est-à-dire les instruments utilisés et les techniques ;

c) la description de l'œuvre, étant donné qu'elle est toujours saisie à travers une conceptualisation orientée.

La solution (ou le déplacement) d'un problème artistique est reconstruite archéologiquement à travers toutes les médiations sémiotiques qui pourraient avoir joué un rôle dans l'élaboration même du problème. Même dans cette vision fortement "intentionnaliste" de l'évolution des styles, il y a irruption des formes sémiotiques. Le problème émergent est, encore une fois, qu'elles interprètent un véritable rôle agentif : elles sont "au travail" dans les manifestations sémiotiques. Diachronie et archéologie cherchent donc à doter l'histoire d'une co-énonciation : les formes, les actions. La fascination exercée par le projet d'une histoire des formes dépendrait donc de l'intimité particulière entre archéologie et diachronie, entre des solutions *opérationnelles* par rapport à des problèmes énonciatifs et des transformations *opérantes* dans les dynamiques internes aux systèmes sémiotiques.

Gombrich (1979), dans *Le sens de l'ordre*, a rebondi sur cette problématisation de l'histoire de l'art, en refusant l'idée de Riegl concernant l'unité présumée des styles dans un moment historique, tout comme la correspondance entre les buts (les problèmes) et les moyens (les formes) : les deux solutions empêchent de constater les "caprices" de l'histoire et elles risquent de cacher de manière maladroite une idéologie finaliste qui a mené jusqu'à estimer que l'excès de décoration est un signe d'usure d'un style (c'est l'opinion de Focillon, par exemple). De manière préjudicielle, Gombrich critique une position comme celle exprimée dans *Patterns of intention*, car il n'accepte pas une rationalisation, une "logique" des situations. On peut estimer que Gombrich veut uniquement revendiquer l'autonomie de développement de l'expression plastique magnifiée par les pratiques de décoration, qui aurait une fin en soi. Et pourtant le scepticisme de Gombrich cache en réalité un avertissement méthodologique plus profond ; en particulier, la nécessité de toujours laisser un hiatus critique, une lacune herméneutique à combler entre l'archéologie des problèmes et la diachronie des formes. Les descriptions diachroniques et les descriptions archéologiques ne parviennent à l'explication qu'à travers l'intersection de leurs perspectives dissociées.

2.5. L'herméneutique de l'articulation entre diachronie et archéologie

Nous savons bien qu'on ne peut pas revenir sur le programme d'une histoire des formes avec l'innocence des premiers pionniers. Certes, il y a eu un programme « structuraliste » qui a cherché à dépasser le déterminisme et à élaborer une vision intersémiotique du développement des formes d'organisation discursive. Dans la tradition médiologique, Marshall McLuhan a montré les homologues symboliques entre des domaines différents (par exemple, la perspective albertienne et l'impression typographique de Gutenberg).

L'*icône du temps* n'est que la recherche d'un diagramme de propagation commun aux différents phénomènes culturels, mais elle risque de renouveler synchroniquement le mythe des origines et d'opérer de manière réductionniste sur l'articulation entre archéologie et diachronie des formes. D'ailleurs, si l'histoire a besoin d'avoir recours à la narrativité, c'est dû au fait qu'il y a toujours une hétérogénéité d'instances et de valeurs en jeu.

L'homogénéisation "iconique" présente une forme renouvelée (et dangereuse) d'historicisme, tout comme l'abstraction synchronique conduit vers une conception (aveugle) des objets culturels. De tels extrémismes ont déjà eu pas mal d'attestations dans les sciences du langage et aujourd'hui il faudrait comprendre que l'actualité de la vision diachronique est profitable à condition de prendre la

précaution de la relier avec la tradition foucauldienne des études archéologiques. Au fond, il y a l'opportunité de mettre en œuvre une complémentarité de perspectives capable de souligner les tensions vers la congruence tout comme vers la désolidarisation : les évolutions des patterns formels et des patterns intentionnels sont asynchroniques et elles ne relèvent jamais d'une homogénéité axiologique. Au contraire, l'articulation des évolutions hétéronomiques est la question historique qui reste à résoudre de manière herméneutique, c'est-à-dire qu'elle se pose comme le côté symbolique, argumentatif, autoréflexif de la culture.

La dialectique entre détermination et indétermination, différencié et indifférencié montre bien l'aspect paradoxal de chaque "solution" aux problèmes pratiques. Par exemple, dans leur dynamique interne, les différents ordres de la sémiotisation sont obligés d'utiliser de manière aporétique les distinctions déterminées dans l'observation des ordres inférieurs¹³ (la distinction observée entre le juste et l'erroné est-elle "juste" pour le point de vue adopté ?). La *possibilisation pratique* de la distinction n'est pas superposable à la *possibilisation systémique* de la langue, ce que démontre l'écartement entre la perspective archéologique et la perspective diachronique dans les interprétations prospectives et rétroductives des dynamiques culturelles.

La vieille critique foucauldienne affirmait que la linguistique en restait aux signes ; or, le refus de Foucault de réduire les énoncés aux références aussi bien qu'aux signes peut se traduire par la reconnaissance que même les signes sont finalement des objets culturels. Dès qu'on passe à cette conception, on est obligé de thématiser la cohabitation des formes sémiotiques et des formes de vie (Basso Fossali 2012), en acceptant la compénétration de leurs dynamiques dans la production de l'histoire. Les signes existants sont *materia signata* et en même temps des signes signés par leur propre histoire. L'objet sémiotique n'est alors qu'un signe tracé, une instance à double ancrage (l'énonciation, la langue ; l'arbitraire instituant, la convention arbitrante). Cela donne une dimension événementielle à l'évolution des formes, des signes "signés", des *signatures*¹⁴.

Pour conclure, la reconnaissance d'une dialectique entre diachronie et archéologie montre les périls d'une déconnection entre les études des systèmes (par grammaticalisation ou cristallisation) et les études des discours. L'application récursive de la logique de l'articulation oblige la *forme* même à ne pas coïncider avec elle-même : elle n'est pas dans la langue, pas plus que dans le discours, car elle constitue un précipité qui témoigne d'une turbulence énonciative. Elle peut relier des solutions systémiques et dans le même temps se montrer comme l'axe de dissimilation entre des stratégies discursives qui l'utilisent avec des effets de sens différents, voire polémiques. Suivre les formes veut dire prendre en compte la transcendance de l'identité des objets de langages, entre convention et arbitraire, patrimoine et dépense, environnement et forme de vie. L'archéologie ouvre de nouveau la forme accomplie, la diachronie cherche à serrer le monitoring de l'imperfection des systèmes.

Références bibliographiques

AGAMBEN, Giorgio, (2008), *Signata rerum. Sul metodo*, Torino, Bollati Boringhieri ; trad. fr. *Signatura Rerum. Sur la Méthode*, Paris, Vrin, 2008.

BASSO FOSSALI, Pierluigi, (2009), *La tenuta del senso. Per una semiotica della percezione*, Roma, Aracne.

– (2012), « Possibilisation, disproportion, interpénétration: trois perspectives pour enquêter sur la productivité de la notion de forme de vie en sémiotique », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, n. 115, en ligne <http://epublications.unilim.fr/revues/as/2673>.

¹³ Cf. Luhmann (1984).

¹⁴ Nous utilisons ici cette expression pour signaler les tangences et les divergences de notre parcours argumentatif par rapport aux thèses énoncées par Agamben (2008), bien que nous n'ayons pas ici le temps de les expliciter.

– (2014), « Il fatto linguistico, l'identità culturale dei segni, l'incidenza paradigmatica : tensioni interne al modello saussuriano », in P. Fabbri (éd.), *Saussure : a futura memoria*, Roma, Aracne.

BAXANDALL, Michael, (1985), *Patterns of Intention. On the Historical Explanation of Pictures*, New Haven and London, Yale University Press ; tr. fr. *Formes de l'intention. Sur l'explication historique des tableaux*, Nîmes, J. Chambon, 2000.

CADIOT, Pierre & VISETTI, Yves-Marie, (2001), *Pour une théorie des formes sémantiques ; motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.

COȘERIU, Eugen, (1952), « Sistema, norma y habla », in *RFHC*, IX, pp. 113-77; rééd. in *Teoria del lenguaje y linguística general*, Madrid, Gredos, 1962.

– (1955), « La geografía lingüística », in *Revista de la Facultad de Humanidades y Ciencias*, 14, Montevideo, Universidad de la República, Facultad de Humanidades y Ciencias, pp. 29-69.

FOCILLON, Henri, (1934), *La vie des formes* (suivi de « Éloge de la main »), Paris, PUF, 1943, rééd. Paris, PUF, 2010.

FOUCAULT, Michel, (1969), *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard.

GENETTE, Gérard, (1994), *L'Œuvre de l'art. Immanence et transcendance*, Paris, Seuil.

GOMBRICH, Ernst, (1979), *The Sense of Order : A Study in the Psychology of Decorative Art*, Oxford, Phaidon Press.

GREIMAS, Algirdas Julien, (1976), *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil.

GREIMAS, Algirdas Julien & COURTÈS, Joseph, (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, vol. I, Paris, Hachette.

KLINKENBERG, Jean-Marie, (1996), *Précis de sémiotique générale*, Paris, De Boeck & Larcier ; nouv. éd. Paris, Seuil, 2000.

KUBLER, George, (1962), *The Shape of Time. Remarks on the History of Things*, New Haven-London, Yale University Press ; tr. fr. *Formes du temps. Remarques sur l'histoire des choses*, Paris, Champ libre, 1973.

LUHMANN, Niklas, (1984), *Soziale Systeme*, Frankfurt, Suhrkamp ; tr. fr. *Systèmes sociaux : Esquisse d'une théorie générale*, Laval, Presses de l'Université Laval, 2011.

MARTINET, André, (1984), « De la synchronie dynamique à la diachronie », *Diachronica*, I, pp. 53-64.

PEIRCE, Charles Sanders, (1908), « A Neglected Argument for the Reality of God », *Hibbert Journal*, 7, 1908, pp. 90-112, octobre 1908, rééd. in *Collected Papers* 5.452-85 ; tr. fr. « Un argument négligé en faveur de la réalité de Dieu », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. 79, n. 43, pp. 327-349, 1981.

SAUSSURE, Ferdinand de, (1891), *Conférences à l'Université de Genève*, in F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 143-73.

- (1894), *Notes pour un article sur Whitney*, in F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 203-22.
- (1907), *Premier cours de linguistique générale d'après les cahiers d'Albert Riedlinger*, E. Komatsu et George Wolf (éds.), Oxford/Tokyo, Pergamon, 1996.
- (1909), *Deuxième cours de linguistique générale d'après les cahiers d'Albert Riedlinger et Charles Patois*, (1909), E. Komatsu et George Wolf (éds.), Oxford/Tokyo, Pergamon, 1997.
- (1911a), *Notes pour le cours III*, in F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, pp. 329-36.
- (1911b), *Troisième cours de linguistique générale d'après les cahiers d'Emile Constantin*, E. Komatsu et Roy Harris (éds.), Oxford/Tokyo, Pergamon, 1993.

WHITNEY, William D., (1875), *The Life and Growth of Language. An Outline of Linguistic Science*, London, Henry S. King ; tr. fr. *La vie du langage*, Paris, Librairie Germer Ballière, 1875.

ZILBERBERG, Claude, (1997), « Aspects du mythe dans La philosophie des formes symboliques de Cassirer », téléchargeable à l'adresse : <http://www.claudezilberberg.net/pdfs/Cassirer.pdf>